CN D
Centre national de la danse

Libération
13.09.2019

La Ribot, enchère et en os

De la Tate Modern de Londres aux festivals underground de Berlin, la performeuse espagnole présente depuis 1993 ses «pièces distinguées», œuvres vivantes qu'elle a parfois mises en vente. Le Festival d'automne à Paris lui consacre un programme d'exposition et de spectacles.

Par
ÈVE BEAUVALLET

Quelque chose de curieux relie le musée madrilène Reina Sofía à l'informaticien suisse Serge Rochat ou au chorégraphe français Jérôme Bel *(lire ci-contre)*. Ils sont tous propriétaires d'une œuvre d'art contemporain qu'ils n'auront aucun mal à stocker, mais peineront sûrement à revendre sur le marché et ne pourront plus contempler dans trente ans. Achetée environ 1000 dollars (905 euros), leur œuvre est immatérielle, dure entre une et sept minutes, voyage du Brésil à l'Afrique du Sud, et prend toujours l'allure d'une grande femme rousse androgyne, qui tient à la fois de Buster Keaton, pour la présence tragique et drolatique, et d'une reine almodóvarienne, pour la voix rauque et carnavalesque. A tous, par contrat, l'artiste espagnole installée à Genève Maria Ribot, dite «La Ribot», a vendu une petite part d'elle-même entre 1993 et 2003. Une très courte performance numérotée, vignette corrosive qu'elle interprète souvent nue dans les musées au milieu des spectateurs et qui, collée à toutes les autres, forme une série sans fin intitulée les «pièces distinguées». Chacun des collectionneurs sera prochainement invité à (re)voir son œuvre à Paris ou Pantin (Seine-Saint-Denis), dans le cadre du grand portrait que lui consacre aujourd'hui le Festival d'automne à Paris.

Lorsqu'elle avait 30 ans, La Ribot a décidé qu'elle créerait 100 «pièces distinguées». Elle a désormais 57 ans, en a créé 53, et voudrait retenir les chiffres, et avec eux le temps, en en créant une numérotée 53A, une 53B, pour être bien sûre de ne jamais achever le projet. En même temps, après l'avoir baladé de la Tate Modern de Londres aux festivals underground de Berlin pendant des années, elle est fatiguée de le jouer. Peut-être qu'après cet automne, elle mettra un terme à cette entreprise. Histoire de se consacrer par exemple à son premier long métrage, elle qui raffole de cinéma: elle a créé tout un projet sur les figurants de *Spartacus* et cite volontiers Peter Sellers et les grands burlesques anglo-saxons.

FARCES ACIDES

La der des ders, donc. Mais La Ribot sait changer d'avis. Par exemple, quand elle nous a retrouvés en terrasse à Paris, un soir, elle a commencé par dire: *«Je suis trop fatiguée, si je commande une bière je m'effondre.»* A la troisième, elle était tout à fait fringante. Au cours de la soirée, son français à très fort accent espagnol s'est mixé à de l'anglais (elle a longtemps vécu à Londres) et à une foultitude de mots non répertoriés, hybrides entre les trois langues – un free-jazz linguistique dont elle rit en nous tapotant le bras. *«Et vous avez remarqué le nombre de mots qui sont féminins en espagnol et masculins en français, et inversement? Du coup, je confonds tout le temps les genres, je m'en fous!»* Elle a quelques raisons d'être fatiguée: à peine revenue de Lausanne où elle vient de créer une pièce un peu obscure avec sa copine Mathilde Monnier et le dramaturge Tiago Rodrigues, elle enchaîne le lendemain avec le montage de son exposition au centre Pompidou, pour laquelle elle a dû trier ses 40 carnets de travail accumulés depuis 1982, où s'entrechoquent citations, to do lists, recettes de cuisine. Elle présentera également cette performance qu'on aime particulièrement, *Laughing Hole* (2006): quatre femmes courent, dérapent et se vautrent sur un sol jonché de pancartes en carton en s'esclaffant comme des gosses en cour de récré alors qu'elles brandissent des

messages atroces sur Gaza ou Guantánamo – une performance de six heures au cours de laquelle on peut entrer et sortir comme dans une expo. D'autre part, elle doit donc préparer la reprise de ses «pièces distinguées», farces acides divisées en deux compiles: notre préférence va vers les pièces des débuts regroupées dans l'anthologie *Panoramix,* qui sont jouées seule, nue, avec des outils rudimentaires et domestiques (carton, chaise, scotch, etc.)

Le projet des «distinguées», raconte-t-elle, date d'une époque où les performeurs et chorégraphes n'étaient pas autant convoités par les musées. En cela, elle est pionnière. C'était le mitan des années 90 et on ne débattait pas vraiment de la valeur et de la circulation de ces œuvres vivantes, ces «performances» qui posent pas mal de colles au marché de l'art aujourd'hui – c'était encore l'objet de la foire bruxelloise A Performance Affair, le week-end dernier. Bien sûr, rappelle-t-elle, il y avait eu Yves Klein avant, qui, en 1962, avait vendu une *Zone de sensibilité picturale immatérielle* à Dino Buzzati. Une vente de «rien», avec un reçu qui spécifiait: *«Cette zone transférable ne peut être cédée par son propriétaire qu'au double de sa valeur d'achat initiale.»* Bien sûr, d'autres ont poussé la logique plus loin qu'elle, pliant le marché à leurs pratiques, comme la star du genre, Tino Sehgal, *«un ami d'ami»* de La Ribot, qui vend par contrat oral et monnaie en liquide à plusieurs milliers de dollars ses performances dont il ne veut archiver aucune trace.

PIED DE NEZ

La «vente» de La Ribot demeure, comme elle le dit elle-même, *«essentiellement sémantique et poétique»*. Le contrat stipule que l'artiste doit inviter le propriétaire chaque fois que sa «pièce distinguée» est présentée quelque part dans le monde. Ce dernier ne peut exiger la présentation de sa performance, mais il peut la revendre – ce qui n'est encore jamais arrivé. Le contrat passé entre La Ribot et les acquéreurs des pièces fut chaque fois oral, sauf celui conclu avec le musée Reina Sofía de Madrid cet été: Soledad Lorenzo, l'ancienne galeriste de l'artiste et propriétaire de la pièce distinguée n°33, *Es liquid,* a légué toute sa collection à l'institution. Le pied de nez au marché n'est pas juste anecdotique. Ce mode de production malicieux – par vente ou préachat de chacune des vignettes, donc – parle au fond de la même chose que les œuvres. De la propriété, du corps-outil, du corps-objet, un matériau sécable, à plier, déplier, monter, démonter, empaqueter, affréter.

Exemple emblématique, la pièce n°14: La Ribot, nue, accroche à son cou une pancarte en carton stipulant *«se vende»* («à vendre»), enfile une chaise pliable qu'elle ouvre et ferme de plus en plus vite sur son bassin et devient peu à peu devant nous une prostituée en train de se faire baiser passivement contre un mur. *«C'est d'autant plus intéressant que l'objet, la chaise, désigne un homme et non une femme. C'est cette pièce que j'aurais voulu offrir à ma femme mais malheureusement je n'ai pas pu la racheter à son propriétaire,* raconte Serge Rochat, heureux acquéreur d'une autre pièce distinguée, la n°17 *(lire ci-contre).* Dans une autre, *Pa amb tomàquet,* évocation des rituels préliminaires à l'acte érotique, La Ribot émiette et frotte sur son corps une gousse d'ail, puis des tomates avant de verser un filet d'huile d'olive.

Donc oui, elle comprend pourquoi certains médias la présentent parfois comme *«la mère de l'art féministe»*. Même si elle est plutôt fille ou cousine – de l'Autrichienne Valie Export, par exemple –, même si son travail est moins doloriste que les pionnières du body-art, et même si elle-même ne croit pas trop à cette notion d'«art féministe». *«Attention, je suis féministe, mais je ne pense pas tout le temps mon art de façon aussi genré.»* Reste qu'à l'heure du marché de l'art post-#MeToo, on ne serait pas étonné de voir gonfler la liste des prétendants. Les dernières «distinguées» ne sont pas à vendre, mais les premières n'ont pas toutes un propriétaire. ◆

PANORAMIX du 14 au 22 septembre et l'expo ***SE VENDE (PART. I)*** du 14 au 23 septembre au centre Pompidou, 75005. ***LAUGHING HOLE*** le 5 octobre et l'exposition ***SE VENDE (PART II)*** du 5 octobre au 16 novembre au Centre national de la Danse, Pantin (93). A signaler : le reste du programme La Ribot sur le site du Festival d'automne à Paris.

Maria Ribot tient à la fois de Buster Keaton, pour la présence tragique et drolatique, et d'une reine almodóvarienne, pour la voix rauque et carnavalesque.
PHOTO PABLO ZAMORA